



HAL
open science

L'Antiquité dans L'Émigré de Sénac de Meilhan

Olivier Ritz

► **To cite this version:**

Olivier Ritz. L'Antiquité dans L'Émigré de Sénac de Meilhan. Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes, 2010, 34 (1/2), p. 71-87. hal-01502572

HAL Id: hal-01502572

<https://hal.science/hal-01502572v1>

Submitted on 5 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ANTIQUITÉ DANS *L'ÉMIGRÉ* DE SÉNAC DE MEILHAN

Horace avant vingt ans, il fut Tacite à trente,
Il a seul plus d'esprit que les fameux Quarante.
Plus d'un genre bientôt lui fit beaucoup d'honneur.
Ne pouvant plus en France établir le bonheur,
Il se fit Montesquieu, Richardson, La Bruyère,
Il est ce qu'autrefois avait prédit Voltaire.

Ces vers écrits par le Prince de Ligne en 1795 à propos de celui qui est devenu son compagnon d'exil à Vienne sont flatteurs pour Sénac de Meilhan mais ils résument bien plusieurs aspects de sa carrière littéraire et politique. Encouragé par Voltaire qu'il a rencontré dans sa jeunesse, Sénac a cru que rien ne l'arrêterait. Il a pensé devenir académicien grâce aux différents genres dans lesquels il s'était illustré et il a pensé jouer un rôle politique de premier plan. Après avoir été intendant de plusieurs provinces, il a espéré devenir contrôleur général des finances en 1785, mais il a été supplanté par son adversaire, Necker. La Révolution ne l'a pas tout de suite arrêté. Au cours de la même année 1790, il publie un conte philosophique, *Les Deux Cousins*, une traduction nouvelle des *Annales* de Tacite et un ouvrage intitulé *Des principes et des causes de la Révolution française*. Il croit trouver refuge et de nouvelles perspectives de succès auprès de Catherine de Russie, mais il ne parvient pas à plaire à la tsarine. Se fait-il Montesquieu ou La Bruyère en 1795 lorsqu'il publie *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la Révolution, avec le caractère des principaux personnages du règne de Louis XVI* ? L'un et l'autre sans doute. Mais pourquoi le Prince de Ligne évoque-t-il Richardson ? C'est que Sénac a déjà commencé à travailler à une œuvre à bien des égards différente de celles qu'il a publiées jusqu'ici : un roman par lettres, dans la

suite nombreuse des héritiers de *Clarisse* et de *Julie*, où il raconte les amours tourmentés du Marquis de Saint Alban, émigré français, et de la Comtesse de Loewenstein, son hôtesse allemande.

Le roman est publié en 1797 à Brunswick¹. Son titre, *L'Émigré*, avec son article défini, montre que Sénac a l'ambition de proposer un personnage singulier qui soit représentatif de tous les nobles contraints à l'exil par la Révolution. Ainsi Sénac de Meilhan ne se fait pas seulement Richardson en écrivant ce roman : il a l'ambition d'être aussi Montesquieu, en réfléchissant sur la société française à la lumière des événements révolutionnaires, et La Bruyère, en étudiant les caractères humains par la même occasion. Il n'oublie pas son premier maître Voltaire, comme on le verra, et ne peut pas plus qu'un autre auteur de son époque ignorer Rousseau.

On devine que le rapport de Sénac aux Lumières est complexe. À Paris, les Révolutionnaires se réclament de leurs idées. Sénac ne repousse pas l'ensemble de leurs écrits, mais contrairement à ses adversaires, il préfère Voltaire à Rousseau, et promeut d'abord la littérature du siècle de Louis XIV.

L'étude des références et des emprunts à l'Antiquité dans *L'Émigré* permettra d'éclairer ce rapport de Sénac aux Lumières. Le traducteur de Tacite n'ignore pas que les Révolutionnaires se rêvent en nouveaux Romains ou en nouveaux Grecs ni que ces modèles ont souvent été transmis à ses contemporains à travers le filtre des écrivains de son siècle. Dans *L'Émigré*, il propose un éclairage original sur l'Antiquité, adapté à ses partis pris politiques et littéraires.

I. Dénoncer les illusions et les contresens : la lecture révolutionnaire de l'Antiquité est une erreur

« Les Parisiens ne parlent que des Romains². » C'est le personnage principal, le marquis de Saint Alban, qui souligne cette spécificité de la Révolution française. Les Révolutionnaires se réclament des valeurs et des exemples qu'ils croient trouver dans l'Antiquité. Sénac de Meilhan ne peut pas leur opposer une culture nationale ou médiévale. Il est tout imprégné de culture classique et antique. C'est pourquoi, au lieu de promouvoir d'autres modèles

¹ G. Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, Brunswick, P.F. Fauche, 1797. Nous citerons par la suite l'édition de Michel Delon, Paris, Gallimard, Folio classique, 2004.

² Lettre LV, Le Marquis de Saint Alban au Président de Longueuil, p. 180.

littéraires, comme le feront bientôt les écrivains de la génération romantique, il entreprend de prouver que la lecture révolutionnaire de l'Antiquité est pleine d'illusions et de contresens.

Pour donner plus de force à sa démonstration, Sénac invente un personnage de noble victime de ces mêmes illusions et revenu de ses erreurs. Le comte de Saint Alban est le père du personnage principal, le jeune Marquis de Saint Alban. À la veille de sa mort, il écrit une longue lettre à son fils³ dans laquelle il fait le récit de son parcours intellectuel. Il parle d'abord des idées de sa jeunesse :

Je lisais avec intérêt les anciens auteurs, ils m'inspiraient la haine de l'oppression, et l'amour de la liberté. Ensuite les tragédies de Corneille et plusieurs de celles de Voltaire fortifièrent en moi ce penchant vers cette liberté, idole des anciens peuples. L'histoire des Temps modernes ne m'inspirait que du dégoût : elle me présentait des usurpateurs barbares, des superstitions cruelles et stupides, au lieu des charmantes allégories de l'Antiquité ; enfin des noms dissonants hérissés de consonnes, au lieu des noms harmonieux des héros grecs et romains. Les idées de liberté et de grandeur d'âme attachées en quelque sorte au peuple de la Grèce et de Rome, en me faisant contracter du mépris pour nos gouvernements, éteignirent en moi jusqu'au germe de l'ambition ; il m'aurait fallu, pour lui donner l'essor, être transporté dans le Forum. Quand je voyais les courtisans se presser à la toilette de Mme de Pompadour et assiéger la porte de quelques ministres ; quand je songeais que ceux qui s'élevaient aux plus grands emplois, n'auraient osé révéler par quels bourbeux sentiers ils avaient dirigé leur marche oblique, je mettais en opposition le brillant Alcibiade, ami de Socrate et de Périclès, les Hortensius, les Cicéron régnaient par la parole, élevant ou abaissant à leur gré les flots d'un peuple tumultueux ; enfin marchant rapidement à la clarté de leurs vertus, dans la brillante carrière des honneurs⁴.

Le système d'opposition entre l'Antiquité et les « Temps modernes » est très net. D'un côté, tout ce qui plaît : le « charmant », la « grandeur d'âme », les « noms harmonieux », le « brillant », la « clarté » et les « vertus » ; de l'autre, tout ce qui suscite le « dégoût » : les « superstitions cruelles et stupides », des « noms dissonants », les « bourbeux sentiers » et la « marche oblique ». On voit par le jeu d'images employé que les lumières sont ici du côté de l'Antiquité. On remarque également que les « barbares » sont nécessairement du côté des modernes.

Ces idées sont celles de la jeunesse. Elles ne sont d'ailleurs pas sans rappeler l'enthousiasme que Rousseau dit avoir éprouvé en découvrant les récits de Plutarque⁵.

³ Lettre CXXIV, le Comte de Saint Alban au Marquis de Saint Alban, p. 357-368.

⁴ Pages 358-359.

⁵ « Plutarque, surtout, devint ma lecture favorite. [...] De ces intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionnaient entre mon père et moi, se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor. » Rousseau, *Les Confessions*, Livre premier, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », vol. I, p. 9.

Lorsque la Révolution arrive, le personnage de Sénac a déjà commencé à prendre ses distances avec elles : « La perspective des États généraux réveilla une partie de mes anciennes idées, mais elles étaient tempérées par l'âge⁶. » Le début de la Révolution et de ses violences achève de ramener le comte de Saint Alban à la réalité : « Ce beau songe fut bientôt suivi d'un funeste réveil ; la prise de la Bastille m'apprit qu'il n'y avait plus de roi⁷. » C'est alors l'occasion d'un retour critique à l'Antiquité :

On commençait à parler de république ; j'avais été leur admirateur dans ma jeunesse, et je relus avec le plus vif intérêt, l'histoire de la Grèce et de Rome. Combien alors je jugeai différemment ces temps et ces mœurs que mon esprit n'avait considérés que sous le côté brillant, que présente la réunion des plus grands talents. Entraîné par les circonstances à approfondir, je trouvai autant de barbaries exercées par ces hommes si polis, si éloquents, que par des hordes sauvages. J'aperçus aussi en réfléchissant attentivement, qu'il n'y avait jamais eu de véritable démocratie. La noblesse parmi les Grecs donnait un ascendant marqué, et Rome avec ses Consuls, ses Dictateurs, ses Patriciens, ne présente aucune apparence d'égalité. Comment imaginer, me dis-je alors, d'établir sur d'immenses proportions, une machine qui n'a pu dans la Grèce réussir, même en petit⁸ ?

Le « brillant » n'est plus ici un gage de lumière et de clarté. C'est au contraire la marque d'une illusion. L'éclairage nouveau apporté par les circonstances montre que les anciens étaient aussi « barbares » que les modernes. La politesse et l'éloquence ne garantissent pas contre la sauvagerie. L'espoir que les Révolutionnaires ont de revenir à la vertu supérieure des anciens est donc vain, puisque cette vertu supérieure n'a pas existé. Un autre argument est avancé ici pour disqualifier le modèle antique tel que le conçoivent les Révolutionnaires : ni Athènes ni Rome n'ont donné l'exemple d'une démocratie véritable. Il est donc faux de mettre leurs succès sur le compte de la démocratie.

Sénac de Meilhan ne refuse pas de faire de l'Antiquité un modèle, mais avec le personnage du comte de Saint Alban, il veut dénoncer deux interprétations abusives de l'exemple antique : l'idée que la liberté induirait un plus haut degré de civilisation et l'idée que l'égalité politique ait pu exister et conduire au succès.

Les conclusions que le Comte de Saint Alban tire de sa désillusion sont très pessimistes :

Revenu des erreurs qui avaient enchanté ma jeunesse, je commençai à douter des avantages que retire l'homme du progrès des lumières, j'allai même jusques à croire qu'il était fatal par-delà un certain degré ; enfin je fus frappé

⁶ Pages 359-360.

⁷ Page 360.

⁸ Page 361.

de voir que toutes les religions s'accordaient avec mon sentiment. Toutes sont en effet fondées sur le danger d'éclairer les hommes⁹.

Pour illustrer son propos, le comte emprunte plusieurs exemples à des textes antiques. Le premier est tiré de la Bible : il s'agit évidemment de celui d'Adam et de l'arbre de vie. Les quatre autres viennent de l'Antiquité gréco-romaine : la fable de Pandore, celle de Prométhée qui ravit le feu du ciel, celle du satyre qui brûle sa barbe en s'approchant du feu et enfin l'exemple des cultes à mystères. Le Comte est donc nettement opposé aux Lumières après avoir fait lui-même l'expérience d'une lecture aveuglée de l'Antiquité. Il faut toutefois noter que l'idée qu'il défend ici rappelle les thèses de Rousseau dans *Discours sur les sciences et les arts*. L'image du satyre semble même empruntée directement à Rousseau, qui en a fait le frontispice de la première édition de ce discours¹⁰. Paradoxalement, le comte de Saint Alban présente une posture contre-révolutionnaire et anti-philosophique largement inspirée de Rousseau : comme Jean-Jacques, il a d'abord connu l'enthousiasme à la lecture de l'Antiquité avant de dénoncer les dangers du « progrès les lumières », tout en utilisant pour cela aussi des références à l'Antiquité.

Cependant, le comte de Saint Alban ne représente sans doute pas le point de vue de Sénac de Meilhan dans l'œuvre. C'est un personnage qui intervient très peu et qui est discrédité par sa conduite. Comme il le dit lui-même, n'ayant pu se faire Cicéron, il s'est fait Pétrone¹¹ et a vécu en composant avec ses amis une « petite secte de philosophes épicuriens »¹². Il a aussi délégué l'éducation de son fils à un autre homme, beaucoup plus présent pendant tout le roman et présenté comme un sage : le Président de Longueil.

II. Le président de Longueil ou la sagesse des anciens

Tandis que le jeune marquis de Saint Alban reste auprès de la belle comtesse de Loewenstein, le président de Longueil voyage et écrit beaucoup. Il correspond très régulièrement avec son élève, qui ne manque pas de lire ses lettres à ses hôtes allemands, si bien qu'il peut lui écrire, au début de la lettre LXXXII : « Vous ignorez, Monsieur, que vous

⁹ Pages 361-362.

¹⁰ La seconde partie du *Discours sur les sciences et les arts* commence précisément par la phrase suivante : « C'était une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, était l'inventeur des sciences. » Une note de Rousseau est alors l'occasion d'évoquer Prométhée et la fable du satyre. Rousseau, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », vol. III, p. 17.

¹¹ Page 359.

¹² Page 62.

êtes l'oracle d'une société que vous ne connaissez pas »¹³. Dès la lettre XXV, nous savons, grâce à la comtesse, que le marquis parle beaucoup du président et la comtesse peut dire à sa correspondante, Mlle Émilie : « il me l'[a] peint comme un des sept sages de la Grèce »¹⁴. Juste avant cette comparaison empruntée à l'Antiquité, la lettre XXIV s'achève par une formule de congé en latin. L'élève imite son maître et écrit : « Adieu, mon cher Président, je finis à votre exemple en disant : *Vale et ama* »¹⁵. Par la suite, le Président finira un grand nombre de lettres par cette formule latine. Il est remarquable que le personnage qui se caractérise par sa pénétration et sa sagesse soit associé ainsi à l'Antiquité. Le rapport de Sénac de Meilhan à l'Antiquité ne se limite donc pas aux erreurs du comte de Saint Alban : un usage éclairé des anciens est possible comme le montre l'exemple du président de Longueil.

1. Un oracle : écrire la Révolution à l'aide de Tacite.

Le Marquis et le Président échangent des nouvelles de France et de Paris quand ils en ont. C'est l'occasion de tableaux de la Terreur, d'interrogations devant les catastrophes décrites et de tentatives d'explications de la part du président de Longueil :

J'ai vu votre parent, mon cher Marquis ; il m'a raconté en détail ses malheurs et fait la peinture énergique de l'état de Paris. Quel temps ! Quelle ville ! Paris, m'a-t-il dit, présente un spectacle atroce, dégoûtant ; on y voit des corps sanglants et tout auprès, des troupes de libertins et de femmes débauchées ; une barbare tranquillité règne dans le peuple, et les plaisirs ne sont pas un seul instant interrompus. Les temples sont profanés, la noblesse, les richesses, les dignités sont mises au rang des crimes, et les domestiques épouvantés deviennent les accusateurs de leurs maîtres. La vertu n'est cependant pas tout à fait disparue de ce siècle, et il offre de grands exemples. Les mères suivent leurs enfants fugitifs, les épouses leurs maris. Les personnages les plus illustres sont réduits à la plus affreuse misère et la supportent avec fermeté. Enfin les morts les plus glorieuses que célèbre l'Antiquité, n'ont rien qui surpasse celles de nos jours. Comment trouvez-vous le récit du comte de Verville ? Aucun siècle, direz-vous, ne rassemble autant de cruautés, et une aussi féroce insensibilité. Eh bien ! mon cher ami, il y a dix-huit cent ans que Rome présentait un aussi horrible tableau, et ce que vous venez de lire est la fidèle, si ce n'est l'énergique traduction de ce que dit Tacite :

Tempus ipsa, et jam pace saevum, discors seditionibus atrox proeliis, bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta : foedum in urbe atque atrox spectaculum, lacera corpora et juxta scorta, inhumana securitas, et ne minimo quidem temporis voluptatis intermissae, pollutae ceremoniae, nobilitas, opes, gestique honores pro crimine ; terrore corrupti in dominos

¹³ Page 243.

¹⁴ Page 120.

¹⁵ Page 120. On trouve d'ordinaire cette formule sous la forme « *vale et me ama* » : « Porte-toi bien et pense à moi » (littéralement, « aime-moi »). Ici, le Président qui devine très vite ce qui occupe le Marquis pendant son exil, préfère lui écrire : « Porte-toi bien et aime ».

*servi ; non tamen adeo virtutum saeculum sterile, ut non et bona exempla prodiderit. Comitatae profugos liberos matres, secutae conjugues, supremae Clarorum virorum necessitates, ipsa neccessitas fortiter tolerata, et laudatis antiquorum mortibus pares exitus*¹⁶.

Le premier paragraphe, présenté comme le témoignage d'un noble qui a fui Paris, est bien la traduction du passage cité en latin, à l'exception de la première énumération. Le dispositif adopté est donc tout à fait curieux : le texte présenté comme le récit d'un témoin oculaire se révèle être une traduction fidèle de Tacite. Cela permet au président de Longueuil de défendre une de ses principales thèses : les catastrophes provoquées par la Révolution française ne sont pas sans exemple. Plus loin il utilise le même procédé et cite à nouveau Tacite pour dénoncer les débauches du duc d'Orléans¹⁷ ou Lucain pour dire la cruauté des Révolutionnaires¹⁸. Les courtes citations du latin peuvent tenir lieu d'arguments d'autorité : la parole du président de Longueuil serait d'autant plus sage qu'elle s'appuie sur une parole d'auteur présentée comme authentique. La maîtrise du latin est aussi un signe de savoir et de sagesse. Mais la citation de la lettre LVI est trop longue pour jouer simplement ce rôle et pourrait au contraire sembler la marque d'une érudition abusive, dénoncée plus loin par le même président de Longueuil¹⁹. En outre, la trop grande fidélité de la traduction fait porter un doute très sérieux sur le témoignage évoqué d'abord : puisqu'il s'agit d'une traduction fidèle de Tacite, comment croire que c'est précisément aussi le récit d'un témoin ?

Cet exemple montre en vérité que Tacite permet à Sénac de Meilhan et à son principal porte-parole dans la fiction de répondre à la question : comment écrire la Révolution ? Pour rendre compte des bouleversements révolutionnaires et de leurs conséquences, il faut trouver une manière d'écrire adaptée à son objet. Tacite apparaît comme un modèle pour Sénac de

¹⁶ Lettre LVI, le Président de Longueuil au Marquis de Saint Alban, p. 181-182. Voici une traduction moins élégante que celle de Sénac mais assez proche du texte. Chaque passage est précédé, entre crochets, de la référence du chapitre des *Histoires* dont est tiré : « [I, 2] Une époque cruelle même en temps de paix, déchirée par les révoltes, ensanglantée de batailles ; des guerres civiles, plus de guerres extérieures et le plus souvent les deux à la fois ; [II, 70] un spectacle abominable et atroce [dans la ville], des corps mutilés [III, 83] et, à côté, des prostituées ; une tranquillité inhumaine, les plaisirs poursuivis sans interruption même un instant ; [I, 2] les rites souillés ; la noblesse, les richesses, les honneurs reçus considérés comme un crime ; les esclaves corrompus par la terreur contre leurs maîtres ; [I, 3] pourtant ce siècle ne fut pas stérile en vertus au point de ne pas montrer aussi de bons exemples. Des mères accompagnant leurs enfants qui fuyaient, des épouses qui suivaient ; les dernières nécessités pour des hommes de haut rang, cette nécessité elle-même supportée avec courage, et des trépas pareils aux morts célébrées des anciens. »

¹⁷ Lettre LVII : le Président de Longueuil compare implicitement le duc d'Orléans à Othon, en citant approximativement un autre passage de Tacite : *Scorta et feminas volvit animo, et haec principatus premia putat.* « Il roule maintenant les prostituées et les femmes dans son esprit et il estime que ce sont là les prérogatives du principat. » (*Histoires*, I, 30.)

¹⁸ Lettre CXXIV, le Président de Longueuil à la Duchesse de Montjustin, p. 369 : « Lucain, voulant peindre le dernier excès de la barbarie, dit en parlant d'enfants innocents immolés au berceau, *sed satis est potuisse mori* ; c'est assez d'avoir une vie à perdre. »

¹⁹ Page 258.

Meilhan, qui a traduit les deux premiers livres des *Annales* en 1790. L'analyse du texte latin qu'il cite dans la lettre LVI montre comment il procède. La plupart des expressions sont tirées des paragraphes 2 et 3 des *Histoires* de Tacite qui proposent un tableau d'ensemble, très général, de la période historique qui va être présentée. Sénac n'hésite pas à supprimer certaines phrases (qui par exemple comportent des noms propres ou des allusions trop précises à l'histoire romaine) ou certaines expressions (par exemple à propos des affranchis et de leurs patrons). Il ne garde que ce qui peut s'appliquer à la situation française. Cependant il procède également à une double greffe d'autres chapitres des *Histoires*. Le premier (II, 70), montre Vitellius visitant un champ de bataille quarante jours après le combat, « spectacle abominable et atroce ». C'est là qu'il est question de « corps mutilés ». Il est remarquable que Sénac utilise ces expressions pour décrire Paris et qu'il ajoute discrètement l'expression « *in urbe* » pour transposer le texte de Tacite à Paris. Le second greffon est extrait d'un chapitre (III, 83) qui montre les légions d'Antonius Primus et celles de Vitellius s'affronter à l'intérieur même de la ville de Rome. Ici, la scène se passe bien dans la Ville. En revanche, Sénac gomme tous les détails qui renvoient à la guerre civile armée. Ainsi, la citation de Tacite peut sembler se rapporter à la guillotine ou aux spectacles.

Ainsi, le président de Longueuil est celui qu'on peut interroger sur la Révolution, et qui maîtrise la langue qui permet de dire la catastrophe. C'est sa connaissance d'un auteur de l'Antiquité, Tacite, qui lui permet de répondre aux questions qui lui sont posées en évoquant et en commentant les événements révolutionnaires.

2. *Un sage : faire face aux malheurs*

Lorsque le président de Longueuil doit informer le marquis de Saint Alban de la mort de son père, c'est l'occasion d'un nouveau dispositif original de citation d'un texte antique. Pour consoler son élève, le président renonce à utiliser ses propres arguments. Il emprunte tout son argumentaire à un correspondant de Cicéron, comme il s'en explique lui-même :

C'est dans des temps semblables, au milieu des proscriptions, qu'un ami de Cicéron s'efforçait de le consoler de la perte de sa fille et par les mêmes motifs. Voici la lettre de Sulpicius à ce grand homme, et le nom de fille changé en celui de père, elle renferme tout ce que je pourrais vous marquer de plus sage, et de plus touchant²⁰.

Cette fois, c'est un texte traduit de plus d'une page qui est cité. Il s'agit bien d'une traduction de la lettre de Servius Sulpicius à Cicéron, mais cette traduction est aménagée. Non

²⁰ Lettre CXXII, le Président de Longueuil au Marquis de Saint Alban, p. 354.

seulement, comme l'indique le Président, « le nom de fille [est] changé en celui de père », mais d'autres aménagements ont plus de sens. Ainsi, quand Sulpicius écrit à Cicéron : « votre fille a vécu aussi longtemps que la République a duré », le Président écrit au Marquis : « votre père a vécu aussi longtemps que la monarchie a duré ».

On retrouve ici le procédé remarqué à propos de Tacite avec un objectif différent : il ne s'agit plus d'écrire la Révolution mais d'inviter à faire face dignement aux malheurs qu'elle entraîne. L'exemple des Romains est ici convoqué pour encourager les nobles français à soutenir leur rang dans l'adversité. La formule relevée ci-dessus évoque Caton, célèbre pour être mort avec la République romaine²¹. Si tout espoir est enlevé aux émigrés, ils doivent savoir mourir héroïquement et dans la fidélité à leurs valeurs, comme le fera d'ailleurs le marquis de Saint Alban à la fin du roman. On voit le renversement opéré par Sénac de Meilhan : ce n'est pas en tant que Républicain que Caton est admirable, c'est parce qu'il est fidèle jusqu'au bout à ses valeurs et à la tradition. L'un des principaux modèles des Révolutionnaires peut être un modèle pour les aristocrates.

3. *Un admirateur du Siècle de Louis XIV.*

S'il se fait Tacite ou Servius Sulpicius, si, ailleurs, on apprend son intérêt pour Hippocrate²² ou s'il se compare à Socrate²³, le Président de Longueil ne se cantonne pas à l'Antiquité. Dans une lettre célèbre²⁴, il commente la disparition de sa bibliothèque. Digne une fois de plus d'un sage stoïcien que rien ne saurait toucher, il explique que cette perte est sans conséquence : la plupart des livres disparus ne doivent susciter aucun regret. C'est pourtant l'occasion pour lui d'une présentation critique de ce qui fut sa bibliothèque et d'un jugement comparatif. Il distingue quatre classes d'ouvrages dont seule la dernière trouve grâce à ses yeux :

Enfin dans cette classe, très peu nombreuse, sont les ouvrages où règnent, non les sentiments et le goût du moment, mais la simplicité, la grâce, l'élévation et la force des idées, l'énergie du sentiment et le charme du style : tels sont ceux de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Montesquieu, de La Bruyère, de La Rochefoucauld, de La Fontaine, les lettres de Sévigné, etc²⁵. »

²¹ Sénèque par exemple écrit dans *De la Constance du sage* (II, 3) : « *neque enim Cato post libertatem vixit, nec libertas post Catonem* », « Caton n'a pas vécu après la liberté, ni la liberté après Caton ».

²² Lettre X, p. 64.

²³ Lettre LXXXVI, p. 265.

²⁴ Lettre LXXXVI, le Président de Longueil au Marquis de Saint Alban, p. 255-268.

²⁵ Page 258.

Le Président établit ici une sorte de canon d'auteurs dont les œuvres échappent à la mode puisqu'ils ne dépendent pas des « sentiments et [du] goût du moment ». Sur huit auteurs cités, six sont des auteurs du dix-septième et plus précisément de ce que Voltaire appelle « le Siècle de Louis XIV ». Seuls deux écrivains du dix-huitième sont retenus par le Président : Voltaire et Montesquieu. Voltaire est associé plus loin à Corneille et Racine : « Les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire semblent devoir durer éternellement »²⁶. Plus loin encore, il est loué pour ses vers : « Ce qui durera éternellement de Voltaire, ce sont ces vers pleins de majesté et d'harmonie, qui exhalent le doux parfum de l'humanité, et dans lesquels l'élévation de l'âme se joint à la pompe de l'expression. On saura à jamais par cœur les beaux morceaux de *La Henriade* et d'*Alzire* »²⁷.

Il semble donc que c'est pour ses qualités d'auteur classique que Voltaire peut compter au rang des plus grands : il est celui qui fait le lien avec le dix-septième et qui le prolonge. Les autres personnages du roman de Sénac citent volontiers Voltaire, pour son théâtre comme pour ses contes. Eux aussi l'associent volontiers au dix-septième siècle : à deux reprises par exemple, ils évoquent un passage de Voltaire et l'illustrent par des vers de Corneille. La première fois, dans la lettre XX²⁸ une évocation du *Siècle de Louis XIV* est accompagnée par quatre vers de *La Toison d'or*. Un peu plus loin, dans la lettre XXVI²⁹, une conversation qui commence avec *Zadig* se prolonge par trois vers d'*Œdipe*. Le double mouvement induit par cette association est significatif : Voltaire est le grand auteur classique du dix-huitième siècle aux yeux de Sénac de Meilhan. Il est aussi l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. C'est pourquoi la fréquentation de son œuvre ouvre la voie vers le Grand Siècle. Or, avec Corneille, ici cité pour deux pièces à sujet grec, et souvent aussi avec Racine, évoqué à plusieurs reprises pour *Phèdre*, le dix-septième siècle permet de remonter à l'Antiquité. Il semble donc que Sénac de Meilhan invite ses lecteurs à privilégier un rapport à l'Antiquité médiatisé par les grands auteurs du siècle de Louis XIV. Au lieu de lire d'abord l'histoire romaine, de se tromper sur son sens et d'entretenir ses illusions à la lecture de Corneille et Voltaire, comme le faisait le comte de Saint Alban, il faut avant tout se nourrir de littérature classique pour aborder lucidement la lecture de l'Antiquité.

La présence de Montesquieu dans cette liste s'explique peut-être aussi de cette manière. Certes, le Président affirme la supériorité des *Lettres persanes* sur les autres textes de cet auteur : « Toutes les idées politiques répandues et dans *l'Esprit des lois*, et dans l'ouvrage, si

²⁶ Page 263.

²⁷ Page 264.

²⁸ Page 107.

²⁹ Page 122.

bien fait, si sagement ordonné sur la grandeur et la décadence des Romains, sont contenues en germe dans les *Lettres persanes* »³⁰. Nous verrons en effet que tout en promouvant l'Antiquité et le Grand Siècle, le président affirme sa préférence pour le genre romanesque. Cependant, ce qu'il dit ici à propos des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* explique peut-être la présence de Montesquieu dans cette liste canonique. L'insistance sur les qualités de cet ouvrage « si bien fait, si sagement ordonné » indique que Montesquieu est un guide fiable pour aborder l'Antiquité. De même que nous pouvons connaître le dix-septième siècle grâce à Voltaire, c'est grâce à Montesquieu que nous pouvons connaître l'Antiquité sans risquer les contresens des Révolutionnaires.

Ainsi, à l'opposé des erreurs ou des conclusions désabusées du comte de Saint Alban, le regard éclairé du président de Longueil se nourrit à bon escient de l'Antiquité. Les auteurs anciens permettent de dire et de comprendre le présent malgré son apparente nouveauté et ils donnent les exemples d'une morale pour faire face aux circonstances³¹. Enfin, le personnage du Président montre comment lire l'Antiquité sans se tromper : il faut pour cela fréquenter les auteurs du siècle de Louis XIV ainsi que Montesquieu et un Voltaire beaucoup plus classique que philosophe.

Cette comparaison entre les deux pères du héros nous a permis de voir comment Sénac de Meilhan essaie de mettre en place un rapport à l'Antiquité conforme à ses positions politiques et littéraires en inventant le personnage du président de Longueil. Cela lui permet de prendre dans l'Antiquité des modèles et des contre-modèles à opposer aux modèles antiques des Révolutionnaires.

III. Modèles antiques de la contre-révolution

L'Antiquité de Sénac de Meilhan est d'abord un modèle de barbarie. C'est pourquoi Sénac fait de Tacite son auteur de prédilection. Le marquis de Saint Alban retient les leçons de son maître lorsqu'il lui écrit : « Les Parisiens ne parlent que des Romains, dont ils surpassent par leur barbarie, les horribles proscriptions »³². Nous avons vu comment le président cite Tacite pour reprendre au compte de la Révolution les horreurs des guerres

³⁰ Page 265.

³¹ Nous avons évoqué la figure de Caton, qui semble implicitement présente dans la lettre de Sulpicius à Cicéron. Lorsqu'il évoque la disparition de sa bibliothèque, le président de Longueil fait aussi l'éloge des qualités morales de Tacite : « s'il n'avait pas fait sortir de son sujet de grandes vérités morales, éternellement intéressantes, le mérite même de son style ne soutiendrait pas l'ouvrage ». Lettre LXXXVI, p. 262.

³² Lettre LV, p. 180.

civiles et que les proscriptions de la fin de la République romaine sont au cœur de la lettre de Sulpicius à Cicéron. C'est aussi la leçon que le comte de Saint Alban tire de sa nouvelle lecture de l'Antiquité, une fois que les événements lui ont ouvert les yeux. Sénac de Meilhan renverse ainsi la prétention des Révolutionnaires à régénérer la société française par un retour à l'Antiquité : Rome n'était pas moins barbare que la France, et les proscriptions valent la Terreur.

Cependant, les troubles antiques et modernes sont l'occasion d'actions héroïques. Le président de Longueuil évoquait déjà cela dans sa citation latine de Tacite. Il l'illustre à la suite du long passage que nous avons cité plus haut :

Tout se trouve dans ce passage de Tacite, les cruautés mêlées à la débauche, la profanation des églises, la misère où sont réduites des personnes du plus haut rang, et leur courage ; enfin des actes héroïques brillent aussi comme du temps de Tacite, dans cette ville souillée de tant de crimes ; votre parent m'a raconté une action de ce genre qui serait célèbre dans l'histoire, et il ne manque à l'héroïne qu'un nom en *us*.

Le président raconte ensuite comment une femme, condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire, cache sa condamnation à son mari et l'éloigne sous un faux prétexte le jour de son exécution. Il ne s'agit pas ici de renverser les usages révolutionnaires de l'Antiquité mais d'entrer dans une relation de concurrence avec eux. Les Révolutionnaires ont leurs héros antiques, à commencer par les deux Brutus. Sénac de Meilhan veut mettre en avant un héroïsme antique contre-révolutionnaire qui repose essentiellement sur le courage des victimes sacrifiées. *L'Émigré* est plein d'exemples concrets de ce courage face à la mort ou à la pauvreté. La mort du marquis de Saint Alban est un modèle du genre : pris au combat dans l'armée de Condé, conduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort, il se suicide dans le tribunal, au moyen « d'un stylet très mince », et laisse le mot suivant : « je n'ai pas voulu souffrir qu'une main infâme s'approchât de moi, et la mienne achèvera seule le sacrifice de ma vie, que je fais à mon roi et à ma patrie »³³. Sénac tranche donc le débat sur le suicide qui traverse tout le dix-huitième siècle par un geste qui n'est pas sans rappeler celui de Caton.

Quelques pages plus tôt, alors que le marquis de Saint Alban vient de rejoindre le quartier général du Prince, il dit son admiration pour celui-ci :

Il m'a paru bien plus grand dans une espèce de grange, où je l'ai trouvé logé, que dans son château de Chantilly. [...] Trois générations sont animées du même zèle, brillent de la même valeur, et la frugalité des Spartiates semble naturelle à des princes habitués aux délices d'Athènes³⁴.

³³ Page 420.

³⁴ Pages 411 et 412.

On retrouve l'opposition traditionnelle entre Sparte et Athènes, telle qu'elle est présentée notamment par Rousseau dans le *Discours sur les Sciences et les Arts*³⁵. Ici l'Antiquité, avec Sparte, est un exemple de vertu. Il est intéressant de remarquer que les Révolutionnaires utilisent le même type de raisonnement : ils opposent leur vertu et leur pauvreté aux vices et au luxe des aristocrates. De la même manière, c'est parce qu'ils sont réduits à la pauvreté que les princes émigrés sont dignes d'être comparés aux spartiates. À l'inverse, les rares Révolutionnaires représentés dans le roman de Sénac se caractérisent toujours par leur recherche du profit et leur goût de l'intrigue. Avec cet exemple, on retrouve une manière plus habituelle de considérer l'Antiquité, d'ailleurs elle-même héritée des auteurs anciens : un passé exemplaire incarne les plus nobles valeurs. Il peut s'agir de Sparte, comme ici, ou des premières années de l'histoire romaine. Le refus du luxe et la vertu y sont étroitement associés. Dans ce cas, il ne s'agit pas pour Sénac de remettre en cause ce modèle mais de le disputer à ses adversaires en proposant une réponse inattendue à la question : qui sont les spartiates ?

Les Révolutionnaires font du peuple souverain la base de leur légitimité. Ils se réclament volontiers des exemples du peuple romain ou du peuple athénien. L'Antiquité leur fournit également de nombreux modèles de tyrans qui permettent de dénoncer les ennemis du peuple, en particulier les empereurs romains restés célèbres pour leurs crimes. Après la chute de Robespierre, celui-ci n'échappe pas à la comparaison antique : dénoncé comme un tyran, il est présenté par tous les journaux de l'époque comme un nouveau Caligula. Sénac de Meilhan renverse également ce modèle puisque le président de Longueil fait du peuple un nouveau Néron :

Néron disait : je voudrais que les hommes rassemblés n'eussent qu'une seule tête pour pouvoir la couper. La Révolution a fait le contraire, elle a composé un Néron d'une multitude immense d'hommes³⁶.

Le peuple souverain, « multitude immense d'hommes », est donc comparé à un empereur sanguinaire qui se livre sans retenue à toutes ses passions. La critique du pouvoir tyrannique est renversée : elle ne s'applique pas au monarque mais au peuple qui a pris sa place.

³⁵ *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, p. 12 : « Oublierais-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette Cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses Lois, cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes ? tant leurs vertus semblaient supérieures à l'humanité. Ô Sparte ! opprobre éternel d'une vaine doctrine ! Tandis que les vices conduits par les beaux Arts s'introduisaient ensemble dans Athènes, tandis qu'un Tyran y rassemblait avec tant de soin les ouvrages du Prince des Poètes, tu chassais de tes murs les Arts et les Artistes, des Sciences et les Savants. »

³⁶ Lettre LVII, Le Président de Longueil au Marquis de Saint Alban, p. 184.

Enfin, l'Antiquité peut aussi légitimer la noblesse. Les hôtes allemands du marquis de Saint Alban ne croient pas son retour en France possible et songent à le marier. Ils lui proposent l'alliance d'une vieille famille de la noblesse allemande comme le commandeur de Loewenstein s'en explique dans une lettre à sa nièce :

Je me suis étendu alors avec plaisir sur l'Antiquité, et la splendeur de la maison d'Ermenstein avec laquelle la nôtre a plusieurs alliances ; je ne lui ai pas même laissé ignorer qu'un célèbre généalogiste de l'ordre teutonique en changeant *er* en *ar*, et *men* en *min*, et *stein* en *ius* ce qui n'est pas trop forcé, faisait remonter cette maison au grand Arminius, ou Irmensal³⁷.

Le mot « Antiquité » pourrait ne pas renvoyer à l'Antiquité gréco-romaine ici : il s'agit d'abord de prouver l'ancienneté d'une famille noble. Pourtant, en évoquant Arminius, le Commandeur fait à son tour référence à Tacite. C'est dans les *Annales* en effet qu'apparaît ce chef germain exemplaire. Ainsi, au moment où les Révolutionnaires se réclament de Brutus ou de Caton pour fonder la République et conquérir l'Europe, les nobles allemands se souviennent qu'ils descendent des ennemis les plus valeureux des Romains. D'ailleurs, lorsqu'il fait faire son portrait par le marquis de Saint Alban, le commandeur de Loewenstein porte un bouclier orné de sa devise : « les aïeux montrent la voie »³⁸.

L'Antiquité peut donc constituer un modèle pour la noblesse, à condition d'effectuer certains renversements et d'éviter les contresens. Elle joue donc un rôle important dans l'argumentation politique que Sénac de Meilhan développe dans *L'Émigré*. Cependant, *L'Émigré* n'est pas un traité de politique mais un roman dont l'intrigue principale développe les amours du marquis de Saint Alban et de la comtesse de Loewenstein. Les aspects romanesques du texte se nourrissent-ils également d'éléments antiques ?

IV. L'Antiquité et le roman

L'une des correspondances les plus développées de *L'Émigré* est celle qu'entretiennent la comtesse de Loewenstein et son amie et confidente, Mlle Émilie de Wergentheim. Les deux jeunes femmes y parlent d'amour, de manière d'abord assez générale puis de plus en plus précise à mesure que grandissent les sentiments de la comtesse pour le marquis. Ainsi, pendant que les hommes parlent de politique, les femmes parlent d'amour, ce qui semble confirmer les paroles du commandeur rapportées par la comtesse dans la lettre X :

³⁷ Lettre CXIII, le Commandeur de Loewenstein à la Comtesse de Loewenstein, p. 339.

³⁸ Lettre LXVIII, le Marquis de Saint Alban à la Duchesse de Montjustin, Page 217.

Ah ! voilà comme sont les femmes, a dit mon oncle, elles voudraient savoir vos amours ; c'est l'amour qui les intéresse, et je suis persuadé que ce qui leur plaît davantage dans l'histoire romaine, c'est Marc Antoine abandonnant l'empire de l'univers pour suivre Cléopâtre [...] pour moi monsieur le Marquis, si vous avez la complaisance de nous faire l'histoire abrégée de votre vie, ce qui m'intéressera dans vos récits, ce sera votre jugement sur les personnes qui ont influé sur la Révolution, et qui vraisemblablement ont été connues de vous ; c'est la manière dont vous ont frappé les événements³⁹.

Comme le suggère l'exemple choisi par le commandeur, les deux jeunes femmes ne se privent pas de références à l'Antiquité dans leur correspondance. Émilie se compare d'abord au roi de Crète Idoménée :

Je souhaite pour le punir qu'il soit quelque jour bien véritablement amoureux ; qu'il le soit d'une femme honnête et vertueuse, afin qu'il éprouve tous les tourments d'un amour sans espoir. Mais ne ferais-je pas comme Idoménée qui jure aux dieux d'immoler le premier étranger qui s'offrira à sa vue, et c'est son fils qu'il sacrifie sans le savoir ? Mes souhaits pourraient troubler le repos de la personne qui m'est la plus chère, vous m'entendez ma chère Comtesse...⁴⁰

Un peu plus loin, c'est la comtesse qui évoque Phèdre et Hippolyte : « J'étais attendrie de la situation d'Hippolyte, de celle du Marquis, peut-être »⁴¹. Cette fois, la référence antique passe par la pièce de Racine, qui est citée à plusieurs reprises. Quand le président de Longueil croit devoir guider son élève emporté par sa passion, il s'adresse à sa complice, la duchesse de Montjustin et lui demande d'intervenir :

Il serait digne de la vertu et du courage du Marquis de s'absenter ; vous n'avez pas la figure et l'âge de Mentor ; mais la sagesse a quelque fois paru sous les formes séduisantes qui vous distinguent : eh bien ! Madame, arrachez Télémaque de l'île enchantée⁴².

On reconnaît ici une allusion au *Télémaque* de Fénelon, autre texte qui peut servir d'intermédiaire pour remonter à l'Antiquité. Alors même que Fénelon a développé le personnage Mentor pour qu'un personnage masculin conseille le jeune héros en lieu et place de la déesse Athéna, le président de Longueil fait tenir ce rôle à une jeune femme et le souligne.

L'Antiquité fournit donc également son lot de références amoureuses. Comme pour les considérations politiques, elles passent souvent par le filtre du siècle de Louis XIV. Cependant, elles semblent n'avoir ici qu'une fonction d'illustration des situations

³⁹ Lettre X, La comtesse de Loewenstein à Mlle Émilie de Wergentheim, p. 60.

⁴⁰ L XII, Mlle Émilie à la Comtesse de Loewenstein, p. 88.

⁴¹ Lettre XLVII, La comtesse de Loewenstein à Mlle Émilie de Wergentheim, p. 163.

⁴² L CVII, Le Président de Longueil à la Duchesse de Montjustin, p. 329.

sentimentales décrites et des positions des différents personnages et ne témoignent pas d'un parti pris de Sénac de Meilhan.

La défense du genre romanesque et l'affirmation de sa supériorité sur les autres genres engage davantage l'auteur. Une fois de plus, le président de Longueil peut être considéré comme son porte-parole :

Ce n'est pas que je méprise ce genre d'ouvrages, et j'ai souvent souhaité qu'on brûlât tous les livres d'histoire, et qu'on les remplaçât par des romans ; la vérité y perdrait peu, et les récits d'actions vertueuses, la peinture des sentiments humains et généreux, substitués aux tableaux des excès de l'ambition, des fureurs du fanatisme et des plus honteuses faiblesses, exciteraient dans les esprits un noble enthousiasme pour la vertu.

Ici les qualités du genre romanesque semblent caractéristiques de la modernité. Les « tableaux » de l'histoire au contraire rappellent Tacite tel qu'il est mis en avant par le président. Malgré tous les éléments antiques qui font sa sagesse, le président fait là un choix tout à fait moderne. Sénac ne cite aucun romancier antique. Lorsqu'il évoque Pétrone, il le confond avec ses personnages et en fait un exemple pour sa vie dissolue⁴³. Les romans évoqués dans *L'Émigré* sont donc des romans modernes. Une courte allusion à la *Princesse de Clèves*⁴⁴ laisse une petite part au dix-septième siècle, mais c'est surtout le roman du dix-huitième siècle qui fait autorité. Dès la lettre VI, la comtesse raconte comment le marquis lui a longuement parlé de *Clarisse* et comment il l'a comparé à *La Nouvelle Héloïse*. Ces deux romans par lettres, œuvres majeures d'une tradition dans laquelle s'inscrit *L'Émigré*, sont souvent évoqués par la suite.

Pourtant, l'Antiquité n'est pas tout à fait absente de la réflexion de Sénac de Meilhan sur le roman. Elle joue même un rôle inattendu lorsque le marquis de Saint Alban défend sa conception du genre romanesque et affirme la supériorité de Richardson sur Rousseau, comme le raconte la comtesse dans la lettre VI :

Il s'empressa ensuite de justifier Richardson d'avoir fait quitter, à une fille aussi vertueuse que Clarisse, la maison paternelle, pour suivre Lovelace ; c'est en cela, dit-il, que Richardson montre son génie. La fatalité était la base des tragédies des anciens, c'était le moyen d'intéresser vivement en faveur de leurs personnages ; ils étaient vertueux, ils détestaient le vice, mais l'ascendant invincible du destin les précipitait dans le crime. Médée en est une preuve, lorsqu'elle dit : *Le destin de Médée est d'être criminelle, mais son cœur était fait pour aimer la vertu*, Richardson a suivi en quelque sorte l'exemple des anciens tragiques ; Clarisse est un modèle de sagesse et de vertu ; c'est sa famille qui l'engage à écrire à Lovelace, pour éviter un grand

⁴³ Lettre CXXIV, le Comte de Saint Alban au Marquis de Saint Alban, p. 359 : « Les plaisirs sont la seule ressource de l'homme ardent et passionné dont l'ambition est contrariée : je ne pouvais prétendre à jouer le rôle de Cicéron et je pris celui de Pétrone ».

⁴⁴ Lettre XCVI, la Duchesse de Montjustin au Marquis de Saint Alban, p. 308.

malheur qui menaçait un fils chéri ; elle avait un secret penchant pour ce Lovelace, comblé de tous les dons de la nature, et du moment qu'elle le lui a écrit, qu'elle est entrée en relation avec lui, toutes ses démarches semblent précipitées par une main invisible, elle ne peut plus s'arrêter, quelques efforts qu'elle fasse, et résister à un homme qui trouve le moyen de l'entourer de tous les filets de l'artifice et de la séduction. Voilà en quelque sorte la fatalité des anciens, et le plus grand exemple à donner à la jeunesse, puisque de la plus légère imprudence résulte le malheur de la vie. Mais Julie, lui dis-je ? Julie a succombé, dit le Marquis, je ne veux pas lui en faire un crime ; mais Clarisse, aussi sensible qu'il soit donné d'être et aimant à l'excès, Clarisse qui a eu à combattre son amour comme Julie, et de plus que Julie, les artifices auxquels il semble miraculeux d'échapper, a su conserver toute la pureté de l'innocence. La *Julie* de Rousseau a des beautés ; mais sans *Clarisse* elle n'aurait pas existé ; c'est une imparfaite imitation de cet ouvrage sublime⁴⁵.

La comparaison de Clarisse et de Médée est surprenante ! L'affirmation de la supériorité de Clarisse sur Julie au nom de cette comparaison l'est encore plus. Elle montre cependant l'importance que Sénac de Meilhan accorde à ce que le marquis appelle ici « la fatalité des anciens ». Le roman, genre moderne par excellence, est bien celui qui a la préférence de l'auteur et de ses personnages, mais cela est justifié par sa conformité à la tragédie antique. Dans la préface de *L'Émigré*, Sénac de Meilhan lie une première fois roman et tragédie :

Un poète tragique à qui l'on demandait au commencement des scènes sanglantes de la Révolution, s'il s'occupait de quelque ouvrage, répondit : *la tragédie à présent court les rues*. Tout est vraisemblable, et tout est romanesque dans la révolution de la France⁴⁶.

La réponse du poète tragique peut signifier qu'il n'y a plus de tragédie possible puisque la tragédie a fui la scène, mais la phrase suivante semble indiquer que c'est le roman qui doit désormais prendre en charge l'écriture de la tragédie révolutionnaire.

Conclusion

Noble et émigré, Sénac de Meilhan s'appuie sur des références à l'Antiquité pour développer une argumentation contre-révolutionnaire. Écrivain et romancier, il justifie également ses choix d'écriture par l'autorité des Anciens.

Cependant, l'étude des usages de l'Antiquité dans *L'Émigré* montre que le rapport de Sénac de Meilhan à l'Antiquité n'est ni nostalgique ni réactionnaire. L'exemple des Révolutionnaires montre les dangers de l'enthousiasme face à l'Antiquité. Si Sénac dispute

⁴⁵ Lettre VI, La comtesse de Loewenstein à Mlle Émilie de Wergentheim, p. 49-50.

⁴⁶ Préface, p. 32-33.

parfois le terrain à ses adversaires en promouvant tel ou tel modèle d'héroïsme contre-révolutionnaire, il s'applique surtout à rendre impossible toute vision idéalisée de l'Antiquité. C'est pourquoi il met en avant Tacite et rappelle les guerres civiles et les proscriptions de l'histoire romaine. L'Antiquité peut donc montrer des exemples de courage et de vertu, mais elle montre d'abord la barbarie humaine et invite à faire face à l'adversité avec noblesse et dignité.

Sénac est très prudent dans sa critique des « Encyclopédistes » : « Si l'on suit attentivement la marche de la Révolution, écrit le président de Longueil, il sera facile de voir, que les écrivains appelés philosophes, ont pu la fortifier, mais ne l'ont pas déterminée »⁴⁷. Rousseau est d'ailleurs beaucoup lu et souvent évoqué, surtout par les personnages féminins du roman. Au lieu de s'attaquer frontalement aux Lumières, auxquels Sénac reconnaît des mérites, il entreprend de promouvoir Voltaire et les auteurs du siècle de Louis XIV. Il met ainsi en avant une littérature classique conforme à ses partis pris littéraires et politiques. L'importante donnée à Voltaire dans ce dispositif ne s'explique pas seulement par l'admiration de Sénac pour cet auteur rencontré dans sa jeunesse. Elle permet un glissement vers le classicisme : celui qui pourrait être considéré comme un des principaux philosophes joue dans *L'Émigré* le rôle d'un passeur vers le dix-septième siècle et, de temps en temps, vers l'Antiquité.

Tacite, pour l'Antiquité, Corneille, Racine et Voltaire, pour les temps modernes, sont les plus grands auteurs aux yeux des personnages de *L'Émigré*. Pourtant, Sénac de Meilhan ne cherche à écrire ni une histoire ni une tragédie. Il fait le choix, en apparence paradoxal, du roman par lettres et revendique un modèle qui n'est ni antique ni français : Richardson. C'est encore un exemple de la manière dont il s'adapte aux circonstances. L'heure n'est plus à la tragédie et pas encore à l'histoire, mais en faisant le choix du roman par lettres, Sénac pense pouvoir être fidèle à « la fatalité des anciens » caractéristique de la tragédie antique et ouvre l'espace qui lui permet d'écrire des tableaux de la Révolution française inspirés de ce qu'il lit dans Tacite.

Ancien et moderne à la fois, admirateur du siècle du Louis XIV sans être anti-philosophe, romancier pour mieux écrire l'histoire et la tragédie des anciens : Sénac de Meilhan reste fidèle à ses valeurs politiques et littéraires tout en les adaptant aux circonstances radicalement nouvelles produites par la Révolution. C'est ce rapport complexe au passé qui fait son originalité.

⁴⁷ Lettre LXXV, Le Président de Longueil au Marquis de Saint Alban, p. 233.